

nable sur les arts visuels, que l'on considère les subventions accordées aux établissements publics, aux galeries administrées par les artistes ou aux artistes eux-mêmes, ou encore, la création, en 1972, de la Banque d'œuvres d'art. Les répercussions défavorables des contraintes budgétaires dont le conseil fait l'objet depuis la fin des années soixante-dix sont légion et mettent en danger les progrès réalisés au fil des trente années écoulées sur le plan de l'acquisition d'une identité culturelle et de la qualité de notre production artistique.

L'activité grandissante dont témoignent les centres importants se traduit par une grande richesse des préoccupations artistiques. Il n'est plus possible, comme par le passé, de dire d'un groupe d'artistes donné, dans un endroit donné, qu'il est le chef de file de telle ou telle école d'art nouveau. Parallèlement à tout cela, on est frappé par la confiance en soi qui caractérise dorénavant les Canadiens, leur façon plus nuancée d'établir des rapports entre l'évolution de la peinture sur le plan international et sur le plan régional. La tendance observée, depuis peu, chez tant de jeunes artistes de Montréal, de Vancouver et de Toronto à revenir à la peinture figurative ou imagée peut être comparée à des tendances analogues dans l'art européen ou américain. Mais si elle pouvait être décrite auparavant, de façon simpliste, comme une simple réaction imitative, elle exige désormais que l'on prête plus d'attention au contexte local, présent et passé, qui l'a engendrée. Il est évident, par exemple, que la peinture figurative actuelle est issue des œuvres réalisées vers la fin des années soixante dans le domaine des bandes vidéo, de l'art gestuel et des montages artistiques, étant entendu que la contribution des artistes canadiens au développement de ces secteurs a été importante et universellement reconnue.

L'art canadien demeure aussi difficile à définir que l'identité canadienne, œuvre de forces évolutives, politiques et économiques nées de la complexité des tendances régionales. Ce que nous devons, et, incontestablement, pouvons faire maintenant, c'est évaluer notre culture en fonction de notre histoire unique, une histoire politique et sociale qui a soustrait une nation aux ambitions des colonisateurs européens pour la transformer en un complexe dynamique fait, à la fois, d'un sentiment d'indépendance et de dépendance, et de différences régionales. La vigueur qui s'est manifestée dans les beaux-arts au cours des quarante dernières années n'est que le reflet vivant du besoin de faire connaître cette transformation.